

# Adolescence et conduites à risque

*David Le Breton*

éditions **FABERT**

**yapaka.be**

## Temps d'Arrêt / Lectures

*Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.*

**Directeur de collection:** Vincent Magos assisté de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Philippe Jadin et Claire-Anne Sevrin.

## Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection « Temps d'Arrêt/Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

**Comité de pilotage :** François De Smet, Etienne De Maere, Nathalie Ferrard, Sophie Gallée, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Perrine Humblet, Francine Roose et Juliette Vilet.

Ce texte est édité en marge d'une conférence de David Le Breton intitulée *La prise de risque*. Les garçons et les filles à la même enseigne? organisée en juin 2014 à Bruxelles par Synergie asbl, service de formation continuée et de recherche, actif dans différents domaines du champ social notamment en tant que service de formation pour les professionnels de l'aide à la jeunesse.

*Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.*

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.  
Octobre 2014

# Sommaire

Difficiles adolescences .....	7
Les conduites à risque comme résistance à une souffrance. ....	13
Représentations de la mort à l'adolescence.....	21
La question du genre .....	27
Anthropologie d'une clinique de l'adolescence .....	31
Figures anthropologiques des conduites à risque.....	39
La peau comme accroche au monde. ....	43
Des rites privés pour conjurer la souffrance.....	49
S'en sortir .....	53
Bibliographie.....	57

« Mon dernier espoir était alors toujours la fenêtre. Je me figurais qu'il pourrait y avoir encore, là dehors, quelque chose qui m'appartint, même à présent, à l'heure de cette soudaine pauvreté de la mort. Mais à peine avais-je regardé dans cette direction, que je souhaitais que la fenêtre eut été barricadée, fermée comme le mur. Car à présent je savais que tout se continuait là-bas avec la même indifférence, que dehors aussi n'existait rien d'autre que ma solitude. La solitude que j'avais faite autour de moi, et dont la grandeur n'était pas proportionnée à mon cœur. » (Rilke, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*.)



## Difficiles adolescences

Adolescence vient du latin *adolescens*, participe présent de *adolescere* qui signifie grandir, à la différence du participe passé *adultus* qui marque le fait d'avoir atteint la maturité. Définition qui oublie que l'adulte demeure lui aussi un homme ou une femme inachevé, toujours en mouvement.

Mais l'adolescence est d'abord l'établissement difficile d'un centre de gravité, la quête d'un sens et d'une valeur à son existence. Aujourd'hui cependant la notion d'adolescence est un abîme de significations qui recoupe des populations parfois du même âge mais de tonalités bien différentes. Les uns cherchent à entrer dans la vie le plus tôt possible (les « préadolescents »), ils se comportent déjà comme s'ils vivaient une pleine maturité sociale: de ces gamines ayant une sexualité sans complexe à douze ans, vivant parfois des grossesses précoces, à ces garçons engagés dans des faits de délinquance au même âge.

D'autres à l'inverse s'attachent à rester le plus longtemps possible dans l'adolescence, bien au-delà de l'âge légal de la majorité (les « adulescents », les « post-adolescents », les « éternels adolescents »). À leurs yeux, les prérogatives de l'adulte conjuguées aux satisfactions de l'enfance représentent une posture enviable, une manière de toujours repousser à plus tard les choix qui engagent de manière plus personnelle. Le passage vers la maturité est rendu plus difficile par l'ambiance sociale et culturelle qui fait de l'adolescence un mot d'ordre émerveillé, condition d'un bonheur indépassable à préserver le plus longtemps possible. Être jeune est devenu une forme de royauté, et chacun est sommé de le rester le plus tard possible.

L'hyperflexivité qui marque le statut de l'individu dans le monde contemporain est particulièrement forte chez les adolescents, elle les amène à voir le temps qui passe

comme un moment privilégié de jouissance pure, sans compte à rendre, mais menacé par l'imminence d'une position «adulte» où il faudra s'engager dans une série de responsabilités sociales, culturelles, familiales ou professionnelles. Elle est vécue sous l'égide de la nostalgie, et dans un sentiment d'urgence, d'accélération des possibles.

L'adolescence témoigne pour Erikson d'une «crise d'identité» normative, période de croissance non seulement physique mais aussi morale qui amène le jeune à se sentir à l'étroit dans ses aspirations d'enfant et enclin à la recherche de l'homme ou de la femme qu'il souhaite être. Elle ne se confond jamais avec la seule puberté.

Cependant, le corps en tant que source de changement est perçu comme soi et autre, parfois motif d'anxiété car il devient insaisissable et contraint à l'assomption d'une identité personnelle et sexuelle alors que rien ne vient étayer l'évidence de cette métamorphose. Embarrassé par son corps, l'adolescent peine à s'établir dans ces nouvelles orientations où il commence à se détacher de la tutelle de ses parents et à voler de ses propres ailes. Il s'efforce de borner symboliquement son espace à la fois intérieur et extérieur, d'établir les limites de sens pour se sentir exister sans être envahi. Il développe une vie secrète inaccessible à ses parents à travers ses amitiés, ses amours, ses loisirs, son journal intime ou son blog, etc. La famille cesse peu à peu d'être le centre de gravité de son existence, ses espaces transitionnels se déplacent vers les pairs. Les parents ne sont plus des modèles, ils sont même dévalorisés, perçus comme dérisoires. Les figures d'identification privilégient les pairs, les adultes de leur entourage (professeurs, entraîneurs, etc.) ou les personnages médiatiques. Pour se construire le jeune est désormais dans la nécessité de l'expérimentation. La transmission est morcelée, les frontières morales se dissolvent dans un monde infiniment multiple, les parents ou l'école peinent à enseigner et à accréditer les valeurs et les normes qui rendent possible le lien social. Par ses transgressions, ses provocations, ses interpellations, ses essais et ses erreurs, le jeune se fraie finalement son chemin.

Cet univers intérieur implique une ligne de partage qui ne fasse pas du monde un prolongement des fantasmes ou du monde intérieur le dépôt complaisant de la réalité extérieure. Les interdits sont toujours des manières de se dire entre soi et de s'inscrire dans la réciprocité du lien social. La frontière entre soi et non-soi correspond à la peau et à l'élaboration d'un espace de confiance dans le rapport au monde, elle ne cesse de se remanier au fil des expériences. Elle participe de manière intense au processus de séparation-individuation qui caractérise selon P. Blos le passage adolescent. Sous une forme réelle ou symbolique, l'enveloppe de soin, de tendresse, de chaleur dont la mère (ou la personne qui en tient lieu) investit l'enfant lui procure une matrice narcissique, et donc une confiance en lui qui favorise ses relations au monde, même si elle ne suffit pas toujours. À l'inverse, une mère absente, indifférente, peu contenante, imprévisible, laisse des brèches de sens dans le sentiment et la consistance de soi. Elle ne lui autorise pas suffisamment de confiance pour investir le monde de valeurs et s'inscrire en lui sous la forme d'une réciprocité heureuse. Les assises narcissiques mises en évidence par P. Jeammet qui sont au cœur du sentiment de continuité et de sécurité sont alors fragiles.

Les souffrances adolescentes sont parfois un héritage de ces manques. Que son désarroi vienne de son histoire propre et/ou des relations initiales à ses parents ou ses beaux-parents, un jeune est à fleur de peau, d'autant qu'il s'efforce justement à travers le passage adolescent de changer de peau.

La maturité, le fait traditionnel d'être devenu un adulte, a changé de statut, rendant plus difficile l'abandon de la position infiniment désirable de la jeunesse. Pour M. Gauchet (2004), elle est altérée en amont par le goût de l'adulthood qui imprègne nos sociétés à la manière d'un mot d'ordre; et en aval par l'effacement de la parentalité qui était «la forme par excellence de la responsabilité vis-à-vis de la société globale et de son destin; elle était ce qui conférait symboliquement aux adultes le statut de membres de plein exercice de la communauté [...] en ôtant à la figure de l'adulte la gravité et l'autorité qui résultaient de la fonction décisive

qui passait par elle. L'état adulte n'est plus qu'une catégorie d'âge, sans relief ni privilège social particulier».

Ce brouillage de l'ordre des générations freine l'accès au désir de voler de ses propres ailes et de quitter l'adolescence pour accéder à un statut en crise et finalement peu enviable. Les notions de responsabilité et de stabilité propres à l'ancienne définition de l'état adulte n'ont plus guère de fondements.

Même si les adolescent(e)s sont déjà physiquement des hommes ou des femmes, leur indépendance n'est pas encore acquise. Une longue phase d'attente et d'incertitude s'étend avant la maturité sociale. L'avenir n'est plus jalonné comme il l'était pour leurs parents. Le provisoire régit les relations amoureuses, la relation à la famille, au travail. Nos sociétés connaissent un allongement de la durée de formation, et de l'entrée dans une activité professionnelle, à travers souvent une période de chômage ou des emplois déqualifiés et transitoires. Depuis les années quatre-vingt-dix, les jeunes générations accumulent chômage, stages, emplois précaires, et les diplômés sont souvent employés en dessous de leur qualification. Le «moratoire» adolescent est d'autant plus difficile à vivre que les jeunes sont en permanence sollicités par la séduction de la consommation, et qu'ils doivent parfois patienter un long moment avant d'acquérir leur indépendance économique et morale. Quand elle existe, la volonté de s'affranchir de la tutelle des parents, de s'émanciper, est contredite par le manque de moyens symboliques et matériels pour accéder pleinement à cette indépendance. L'adolescence se prolonge souvent, moins par choix, que par la difficulté de s'insérer socialement dans le monde du travail.

Dans un monde d'individualisation des significations, le jeune doit chercher pour le meilleur ou pour le pire, les repères, les valeurs afin de vivre pleinement son acheminement vers la maturité sociale. La production de son existence à partir de ses propres ressources de sens est une entreprise difficile s'il ne dispose guère de matière première pour se construire. Confronté à une multitude de choix possibles mais sans orientation,

il est dans une longue quête de reconnaissance par les autres et d'une signification à son existence. Pour «ce libre-penseur moderne», selon l'expression de G. Pietropolli-Charmet, qui ne grandit plus comme ses parents sous l'égide de la transmission des modalités d'existence d'une génération à l'autre, mais sous celle de l'expérimentation continue, la marge d'autonomie s'est élargie, mais elle ne coule pas de source. Sans régulation extérieure pour orienter son chemin, peser les différents possibles et leurs conséquences, il est d'autant plus livré au désarroi ou à la peur que son expérience est encore limitée. Le manque d'étayage social rend les parcours plus chaotiques. La nécessité d'être soi implique une mobilisation permanente au fil des jours. Le jeune ne sait pas toujours où il va mais il y va avec obstination.

Ce passage adolescent est vécu comme un moment diffus de vulnérabilité, d'inachèvement, il se traduit par des moments intenses de découverte, de curiosité, d'immersion dans l'événement, mais en contrepoint il est propice à l'émergence commune à cet âge de la dépression, de l'apathie, de tentatives de suicide, ou de conduites à risque. L'adolescence est à la fois dépouillement des repères sécurisants de l'enfance et lent cheminement vers l'autonomie de l'âge d'homme ou de femme, mais l'entre-deux est délicat, surtout si le jeune manque de limites à l'intérieur de sa famille (*containing*) et du soutien (*holding*) de ceux qui comptent à ses yeux (ou devraient compter).



## Les conduites à risque comme résistance à une souffrance

Le terme de conduites à risque appliqué aux jeunes générations rassemble une série de comportements disparates, répétitifs ou uniques, mettant symboliquement ou réellement l'existence en danger. Ils ont en commun l'exposition délibérée au risque de se blesser ou de mourir, d'altérer leur avenir personnel, ou de mettre leur santé en péril : défis, jeux dangereux, tentatives de suicide, fugues, errance, alcoolisation, toxicomanies, inhalation de solvants, addiction aux jeux vidéo, au web, troubles alimentaires, vitesse sur les routes, violences, délinquances, incivilités, relations sexuelles non protégées, refus de poursuivre un traitement médical vital, etc.

Ces comportements mettent en danger leurs possibilités d'intégration sociale à travers notamment la déscolarisation qu'ils entraînent souvent, et ils aboutissent parfois, comme dans l'errance, l'alcoolisation extrême, la « défonce » ou l'adhésion à une secte, à une dissolution provisoire de l'identité. Mais en contrepoint ils sont aussi l'expérimentation tâtonnante d'un monde social qui échappe encore. Le risque est une matière première pour se construire, avec cependant l'éventualité non négligeable de mourir, d'être blessé ou d'hypothéquer son avenir.

Les difficultés d'entrée dans la vie sont aujourd'hui considérables et les détresses saillantes touchent entre 15-20 % des adolescents, avec une surreprésentation de ceux qui grandissent dans des familles monoparentales ou recomposées. La souffrance traduit le sentiment d'être devant un mur infranchissable, un présent qui n'en finit jamais, dépossédé de tout avenir, sans pouvoir se construire comme sujet. Si elle n'est pas nourrie de projets, la temporalité adolescente s'écrase

sur un présent éternel qui rend indépassable la situation douloureuse. Les conduites à risque traduisent la recherche tâtonnante d'une issue. Dans leur diversité, elles sont d'abord des tentatives douloureuses de ritualiser le passage à l'âge d'homme ou de femme de jeunes pour qui exister est un effort permanent. Elles interrogent le sens de l'existence. Elles marquent l'altération du goût de vivre d'une partie de la jeunesse contemporaine.

Certains de ces comportements s'inscrivent dans la durée (toxicomanies, troubles alimentaires, scarifications, alcoolisation, repli sur le jeu vidéo ou le web, errance...), d'autres en revanche relèvent d'un acte unique lié aux circonstances (tentatives de suicide, fugue, défi relevé, etc.) La propension à l'agir propre à cet âge marque la difficulté à mobiliser en soi des ressources de sens pour affronter les écueils biographiques sur un autre mode. Le recours au corps est une tentative psychiquement économique d'échapper à l'impuissance, à la difficulté de se penser. Même s'il est parfois lourd de conséquences, il marque un essai de reprise de contrôle.

L'adolescent emporté dans les conduites à risque est d'abord dans une souffrance affective, même si sa condition sociale et son sexe ajoutent une dimension propre. Seule son histoire personnelle et la configuration sociale et affective où il s'insère sont susceptibles d'éclairer le sens de comportements qui sont souvent le symptôme d'un événement traumatique comme les abus sexuels par exemple ou d'un dysfonctionnement familial, d'une carence affective, d'une maltraitance, avec souvent des pères absents, indifférents, des familles peu contenantes, traversées de tensions affectives et peu attentives à la reconnaissance de leurs enfants ou à son éducation, l'hostilité d'un beau-père ou d'une belle-mère dans une famille recomposée. Ils répondent à une douloureuse volonté de bouleverser les routines familiales, de dire la détresse, de provoquer un soutien et d'être reconnu comme digne d'exister. Toute carence affective laisse un manque à être. Nombre de comportements à risque, de soucis de santé, de violences agies ou subies puisent dans ces ruptures

familiales qui alimentent une vulnérabilité du jeune qui n'éprouve en lui aucune sécurité ontologique. Sa première souffrance est de ne pas être porté par l'évidence de sa valeur personnelle et par des orientations de sens suffisantes pour qu'il prenne son envol. Le jeune est jeté dans un monde qu'il ne comprend pas, et il échoue à faire la part de ses fantasmes et du réel. S'il ne rencontre pas de limites de sens posées par ses parents ou par d'autres importants à ses yeux afin de les discuter ou de les combattre, il demeure vulnérable. Le manque d'interlocuteurs l'empêche de se construire une identité plus solide et enfin légitime à ses yeux. Le flou insécurisant de la relation avec le monde, l'impression d'être étouffé ou dans le vide projette dans ces conduites de sollicitations symboliques de la mort dans une quête de limites pour exister.

Les jeunes victimes de pédophilie ou d'inceste paient un lourd tribut aux tentatives de suicide ou aux suicides. Dévorés par la honte, le dégoût de soi, ils échouent à en parler. La perte de la confiance en soi et dans les autres est difficile à surmonter.

Parfois ce sont des chocs en retour de secrets de famille qui viennent percuter la deuxième génération en emportant les jeunes dans des comportements qu'ils peinent eux-mêmes à comprendre mais qui s'imposent à eux : le suicide d'un oncle, d'une tante, un inceste, un crime... Ce secret verrouille l'avancée du jeune qui prend sur lui, sans le savoir, la souffrance de l'un des membres de sa famille saisi dans un lien infantile et traumatique à un événement demeuré sous silence, jamais intégré symboliquement. À son insu, il soigne ses parents ou ses grands-parents en sortant le cadavre du placard. On sait aujourd'hui au plan clinique les ravages induits par les secrets familiaux plus ou moins tus mais dont le contenu ne cesse de transpirer dans les attitudes entre les acteurs.

L'entrée dans les conduites à risque peut-être aussi être liée à une contrariété amoureuse, un échec scolaire, une déception amicale, le harcèlement à l'école... Mais l'événement n'est qu'une pièce dans un ensemble. L'histoire personnelle du jeune, ses ressources inté-

rieures, la solidité de l'entourage familial ou amical, amortissent ou accentuent la virulence des faits, lui donnent ou non des interlocuteurs ou des moyens de se reprendre. Ces comportements qui le mettent en danger sont à la fois le symptôme de sa souffrance, mais aussi une tentative pleine d'ambivalence de se faire entendre, d'exister enfin aux yeux des parents ou de l'entourage. S'ils sont entendus, ils donnent des outils pour le soutenir, l'accompagner, lui trouver des interlocuteurs qui ne sont plus de l'entre-soi, mais des tiers. Formes paradoxales de communication, ils sont surtout des solutions provisoires pour ne pas mourir. Tentatives d'ajustement au monde en essayant de ne pas renoncer tout à fait. Le soulagement est provisoire et il faut parfois reproduire l'acte pour repousser encore la détresse sous la forme éventuelle d'une dépendance à un objet ou à une situation pour tenir le coup. Le choc du réel régulièrement reproduit donne les limites pour prendre un appui afin de revenir au lien social. Même si ce heurt ne fait pas lien, il met en condition pour l'établir puisqu'il restaure un moment l'unité de soi.

Au sein de familles maltraitantes grandissent parfois des enfants attachés à leur existence et qui réussissent à se forger une entrée dans la vie propice malgré les obstacles initiaux. À l'inverse, des familles pleines de ressources et disponibles abritent parfois des jeunes mal dans leur peau à la différence de leurs frères ou sœurs. L'entrée dans les conduites à risque porte toujours une part d'ombre que seule une étude approfondie de l'histoire de vie permet de comprendre.

Le plus souvent, le jeune vient d'une famille qui n'offre guère de soutien et d'attention à ses enfants. Mais ce ne sont pas tant les influences qui pèsent sur lui qui priment que les significations que le jeune projette à leur rencontre. Ses comportements ne sont pas les effets mécaniques d'une trame sociale ou de circonstances particulières mais plutôt de ce qu'il fait lui-même de ces influences ou de ces circonstances. Il est toujours l'acteur de son existence.

L'adolescent est parfois aussi en quête d'une réaction de parents trop lointains, indisponibles ou perçus

comme indifférents. Test radical pour mesurer leur amour mais qui peut se révéler dangereux. S'il ne rencontre aucune attention de leur part, si personne ne vient le reconnaître dans sa singularité et sa souffrance, il est saisi dans une surenchère. Sans contenance, il ne cesse de chuter dans le pire. Mais sans doute y a-t-il aussi une manière pour l'adolescent de se reprendre en jouant sa vie contre la mort, de briser une dette de vie intolérable face à des parents qui ne répondent jamais à ses attentes. « Cette récrimination : "Je n'ai pas demandé à vivre" peut entraîner en miroir cette fascination : « Mais je peux décider de mourir » écrit P. Jeammet, (1998). L'adolescent essaie ainsi de reprendre l'initiative sur une existence qui lui échappe.

En outre, cet âge réactualise les conflits psychiques de l'enfance et en fait naître d'autres. Un enfant qui ne jouit pas d'une reconnaissance de ce qu'il est et ne peut pas vivre un lien affectif stable et sécurisant avec ses parents peine à étayer son existence de manière propice. L'expérience montre que le jeune en crise suicidaire ne trouve pas d'aide à ses côtés, aucun interlocuteur pour l'apaiser. Les signes avant-coureurs de la détresse sont négligés par les parents souvent englués dans des routines de comportements. Parfois ils croient « écouter », mais leurs enfants leur disent le contraire, ou disent qu'ils ne le comprennent pas.

Souvent aussi le jeune se cherche et ne sait pas ce qu'il poursuit à travers ces comportements dont il voit pourtant combien ils troublent son entourage et le mettent en danger. Mais il est dans la nécessité intérieure de les prolonger tant qu'il n'a pas trouvé de réponse à son désarroi ou rencontré sur son chemin un adulte qui lui donne le goût de grandir. La plupart des conduites à risque relèvent de la résistance contre une souffrance en amont. Parfois coûteuses pour l'économie psychique, ce sont des défenses en dernière ligne quand les autres modalités d'ajustement au réel ont échoué.

Pour prendre enfin chair dans son existence, il faut éprouver ses limites physiques, les mettre en jeu pour les sentir et les apprivoiser afin qu'elles puissent contenir le sentiment d'identité. Le corps se transforme en objet

transitionnel projeté dans l'environnement. Accroche au monde, et unique moyen de reprendre possession de son existence. La douleur, la blessure, les sensations, le vertige, les coups reçus ou donnés, etc. deviennent des repères pour jalonner sa place dans le monde et se convaincre d'être réel et vivant. Malgré ses transformations et son inquiétante étrangeté, le corps relie à soi au fil du temps et des événements, même s'il se dérobe parfois. À la fois aimé et haï, investi et maltraité, lieu d'une paradoxale altérité, mais n'appartenant qu'à soi, frontière entre soi et les autres, dedans et dehors, intérieur et extérieur, lui seul donne prise sur le monde. En le contrôlant, l'adolescent cherche à contrôler quelque chose au moins de son existence. À défaut de limites de sens l'autorisant à éprouver sa différence de manière rassurante, heureuse, dans une réciprocité avec les autres son corps se mue en espace d'amortissement de son entrée problématique dans le lien social.

Parfois il se laisse emporter par le courant car il ne parvient plus à s'opposer à cette puissance dévastatrice, mais l'intention n'est pas de mourir, elle est de se ressaisir pour reprendre pied, même si cette démarche n'est pas consciente. Les conduites à risque ne sont nullement des formes maladroites de suicides, mais des détours symboliques pour s'assurer de leur légitimité à vivre, se protéger d'une souffrance trop aiguë, rejeter au plus loin la peur de son insignifiance personnelle. Tentatives d'exister plutôt que de mourir. Jouer avec la mort sans se laisser dévorer. Telle est par exemple la logique de la scarification. Le jeune en souffrance pourrait se plonger la lame dans la gorge ou se déchirer le visage, se couper une artère. Son action semble aveugle, et pourtant elle ne rompt pas les ponts. En même temps qu'il se débat il tente de se frayer une issue.

Les conduites à risque conjurent une catastrophe du sens, elles en absorbent les effets destructeurs en essayant de reprendre la main. Martine, qui s'est longtemps coupée, le dit avec force une vingtaine d'années plus tard : « Les coupures c'était la seule manière de supporter cette souffrance. C'est la seule manière que j'aie trouvée à ce moment-là pour ne pas vouloir mourir. »

Comportements passagers, techniques de survie pour briser la pesanteur de la souffrance, ils sont dans le même mouvement une résistance intime contre une violence sourde qui se situe en amont dans une configuration affective propre à leur entourage familial ou dans un événement qui les a abîmé. Ils assurent un contrôle sur une existence qui se défait. Ce sont paradoxalement des solutions provisoires, même si le remède porte une dose de poison.



## Représentations de la mort à l'adolescence

L'aisance du jeune à se mettre en danger par méconnaissance du risque ou dans un contexte de souffrance trouve l'une de ses raisons d'être dans les représentations de la mort propres à l'adolescence. Avant la puberté et bien au-delà, le jeune demeure marqué par une image de la mort qui ne le concerne pas directement, une mort lisse, anonyme, sans mordant, presque sans danger. Cet éloignement de la mort de l'expérience réelle de l'adolescent alimente pour certains deux attitudes de bravade : le jeu avec une mort tragique mais capturée sur des images, sous contrôle, et qui provoque le rire ou l'ironie (films gore, sites internet d'accidents, de tortures, etc.) et un romantisme de la mort qui induit la fascination du malheur, de la souffrance, un attachement aux victimes de toute sorte, sans recul critique, dans une sorte d'affectivité immédiate. Manière de projeter hors de soi son malaise en s'identifiant à d'autres. Philippe Jeammet (1998) pointe ce fantasme typique de l'adolescent : « J'ai un destin malheureux. » La plainte est courante, et souvent complaisante : « Personne ne me comprend et surtout pas mes parents. »

L'adolescent vit longtemps dans un sentiment d'immortalité, ou plutôt d'a-mortalité. À la différence de l'adulte, s'il n'a pas été confronté au handicap, à la maladie ou à l'accident d'un proche, il ne possède pas de la mort une vision tragique et irréversible. Elle est à ses yeux sommeil, repos, rêve, plutôt que fin de l'existence. Il demeure dans l'ambivalence, dans le « je sais bien mais quand même ». « À ce stade de ma jeunesse, écrit par exemple J. Krakauer dans *Into the Wild*, la mort restait un concept abstrait, comme la géométrie non euclidienne ou le mariage. Je n'appréciais pas encore sa terrible nécessité ni la douleur qu'elle pouvait causer à ceux qui allaient donner leur affection aux défunts. Mais j'étais tourmenté par le sombre mystère de la mort et

je ne pouvais m'empêcher de jeter un regard furtif vers le fond des ténèbres en essayant d'apercevoir quelque chose au-delà de l'abîme.» Le jeune sait que la mort existe mais pas pour lui. La vulnérabilité affecte seulement les autres. «Je gère», dit-il couramment à ceux qui lui rappellent le danger de conduire vite en deux-roues en louvoyant entre les voitures ou de prendre le volant après une soirée bien arrosée. Les paroles prononcées après une tentative de suicide sont révélatrices d'une mort perçue plutôt comme un refuge propice dont il est possible de revenir apaisé. Elle est parfois plutôt un moyen de toucher son entourage : «Je voulais faire réagir mon prof.» «Je voulais que mon père fasse enfin attention à moi», «Je voulais faire bouger ma mère.» Le jeune n'a pas intégré dans son geste l'irréversibilité de la mort. Il se voit provoquer le remord de ses proches, hanter leur mémoire et finalement obtenir ainsi une sorte d'éternité. Disparates sera sa revanche. La mort leur paraît une manière ultime et magnifique de marquer les mémoires et de réparer les injustices.

Une telle attitude traduit un imaginaire de la mort qui est d'abord une quête de réparation et de reconnaissance chez un jeune qui se sent négligeable aux yeux des autres, à commencer par ses parents. On retrouve ce sentiment grandiose que la mort lui donnera justice, (et renommée, chez ces adolescents qui tuent leurs pairs et leurs enseignants dans leurs écoles). Mais de ces rêveries douloureuses, le jeune est toujours le spectateur, il est toujours là et regarde avec satisfaction la peine de ses proches avec un sentiment de revanche et de reconquête de l'amour après son sacrifice.

Dans le propos de maints jeunes, surtout des adolescentes, elle est à l'image d'un sommeil dont on s'éveille un jour, un temps de suspension, voire même de purification qui dépouille des scories qui infectent l'existence. Dans une situation de détresse, la tentative de suicide s'apparente en ce sens à la fugue, à la recherche ailleurs d'un lieu où reprendre son souffle. Elle en a presque toujours l'impulsivité. «Je voulais dormir», «Je voulais que ça s'arrête», «Ça me prenait trop la tête», «Je voulais me tuer mais pas forcément mourir.» Certains jeunes disent explicitement ce désir

de coma, le fantasme de rester dans une suspension sans fin, afin de ne plus être meurtris. Mourir n'est pas se tuer mais s'effacer comme derrière un rideau sur une scène, avant de bientôt revenir, purifié de tout souci dans une sorte de fantasme de belle au bois dormant. Mourir en absorbant des médicaments dont la vertu est justement de provoquer le sommeil, mais en augmentant leur dosage pour qu'ils soient plus efficaces. Ce recours pour tenter de se donner la mort est révélateur, il est le moyen le plus souvent utilisé par les adolescents, surtout les filles, renvoyant à une conduite magique d'effacement de la souffrance par un procédé immédiat. De la même façon que leurs parents essaient de réguler leurs difficultés personnelles par des procédés chimiques, dans une quête de molécules efficaces et non en essayant de changer le cours de leur existence, leurs enfants effectuent un usage détourné de ces mêmes produits. Ces médicaments pour soulager du mal de vivre sont là utilisés pour soulager l'existence toute entière dans une attente que tous les maux se résolvent. Les tentatives de suicide ont augmenté au fil des dernières décennies à cause de la diffusion des psychotropes et de leur importance dans les boîtes à pharmacie familiale.

Ce désir de dormir est aussi pour une large part une forme de régression, une volonté de retourner à l'enfance et d'être libéré de la tension liée au fait de grandir et de devoir assumer de nouvelles responsabilités. Les contraintes d'identité deviennent trop lourdes à porter et elles appellent un soulagement symbolique. Recherche d'une disparition provisoire de soi. Mort non brutale et définitive mais réversible et maternelle, lieu d'apaisement des tensions, en un mot mort sans cadavre. Le souci est moins de mourir que de ne plus être là, moins de se tuer que de se dépouiller seulement du pire, de vouloir une autre vie. En outre, l'adolescent vit souvent son corps comme dissocié de lui-même, comme un autre, et mourir peut signifier parfois abolir le corps tout en restant en vie quelque part. Nombre de ceux qui meurent ne le voulaient pas, à la différence du suicide touchant des «adultes» où le sentiment du tragique de l'existence est nettement présent.

Dans *L'île d'Arturo* d'Elsa Morante, l'adolescent de quinze ans, orphelin de sa mère à la naissance et dont le père est toujours absent, cherche à secouer l'indifférence présumée de sa belle-mère à son égard. Son père vient tout juste de l'épouser et elle a presque le même âge que lui. Qu'elle le repousse le plonge dans un désespoir dont il voudrait la punir afin qu'elle s'intéresse enfin à lui, et délaisse un instant son jeune fils. «Peut-être la vue de son corps inanimé pourrait-il faire impression sur elle.» Dans un jeu ambigu avec la mort, sans réel désir de se détruire, il avale plusieurs comprimés de tranquillisants utilisés par son père pour lutter contre ses insomnies. Au moment où il les absorbe, il regrette de ne pouvoir se dédoubler «pour assister à la scène», la découverte de son corps gisant sur le sol. Après un long moment d'inconscience, il revient à lui, mal en point. Pendant des jours il mesure l'attention et la souffrance de sa belle-mère, toujours à son chevet et qui en délaisse son fils. Arturo a le sentiment d'avoir gagné en maturité. Il n'est pas étonné quand elle lui annonce, bouleversée, qu'il a grandi pendant ces quelques jours. «Cela me parut la marque d'une mienne puissance ancienne, fière et joyeuse». De façon plus aiguë que les adultes, les adolescents vérifient la parole de Freud pour qui la mort est toujours la mort de l'autre.

À l'image des autres conduites à risque, une tentative de suicide est toujours une tentative de vivre, une recherche de renaissance afin de s'affranchir de circonstances et de représentations insupportables, et non une quête de destruction. La quête est celle de mettre un terme aux tourments. La mort à l'horizon des tentatives de suicide adolescentes ne s'oppose pas à la vie mais seulement à la souffrance, au fait de ne pouvoir se supporter. Elle entend effacer les circonstances et non réfuter l'existence en tant que telle. L'adolescent veut supprimer une version de lui-même qui lui paraît intolérable, avec laquelle il ne veut plus vivre. La tentative de suicide reflète rarement un trouble de la personnalité, mais la traversée d'une mauvaise passe. Elle apporte un soulagement provisoire, parfois durable ou définitif. Son issue en termes de redéfinition de soi sous une forme plus heureuse, dépend des ressources personnelles du jeune et de la qualité d'accompagnement

de ses proches. S'ils ne reconnaissent pas le jeune et banalisent son geste, ils le confirment à l'inverse sur son insignifiance et la récurrence est probable.

L'adolescent développe couramment des fantasmes de suicide. En manipulant l'idée de sa mort, il effectue un compromis avec son mal de vivre, sa quête de reconnaissance et sa volonté de ne devoir qu'à lui. Ces idées suicidaires possèdent une forte ambivalence, elles sont une forme de prévention, une manière de reprendre le contrôle d'une vie qui échappe. Elles lui rappellent son autonomie, sa liberté et surtout la possibilité d'une issue toujours disponible pour tenir malgré les circonstances. En pensant au fait qu'ils peuvent mourir à leur gré, il en repousse la tentation. Marine (16 ans) songe souvent à se tuer quand les choses vont mal pour elle. Elle écrit à toutes les personnes qu'elle aime ce qu'elle voudrait leur dire si elle mourait. Elle a peur que ses proches ne l'oublient. «Mais des fois, oui, je me dis: "je vais me suicider, c'est clair et net, il me reste plus rien d'autre à faire"». Pour l'adolescent, la mort est sans cadavre, elle est abstraite. Lorsqu'il est confronté réellement à la mort d'un proche, il prend alors conscience de sa vulnérabilité propre et souvent même cette prise de conscience est à l'origine d'un revirement radical de ses comportements.

## La question du genre

Bien entendu, l'identité sexuée se construit d'abord dans la famille, à l'école, dans les jeux, à travers les médias, les comportements de l'entourage, une série infinie de micro-attitudes qui apprennent à l'enfant à se situer comme garçon ou fille. Les imitations, les identifications, les apprentissages parachèvent ce processus. Rapidement les enfants investissent les catégories morales qui symbolisent le fait d'être homme ou femme, et s'y assimilent, tout comme ils classent les autres et réagissent à leur égard selon les normes intériorisées.

Les conduites à risque n'échappent pas à ces modulations sociales du genre. La souffrance des filles s'intériorise là où chez les garçons elle emprunte plutôt la forme d'une agression à l'encontre du monde extérieur. Si l'incidence du groupe est nette chez les garçons, sans cesse en concurrence les uns les autres pour afficher leur valeur personnelle, les filles n'éprouvent pas la nécessité de faire leurs preuves aux yeux de leurs compagnes. Leur corps traduit leur mal de vivre sur le mode de la retenue et de manière solitaire. De façon significative, elles sont plus malades que les garçons, mais ces derniers sont davantage victimes d'accidents. Leur corps est une caisse de résonance de leur relation douloureuse au monde : nausées, dépressions, douleurs diffuses, pertes de conscience, spasmophilie, tétanie, isolement, scarifications, ruminations suicidaires, troubles du sommeil, cauchemars, etc. Les maux de ventre ou de tête, notamment, accompagnent souvent les tensions à l'intérieur de la famille, là où l'on se « prend la tête ». Les plaintes corporelles marquent l'imprégnation négative d'un corps difficile à assumer dans sa sexualisation. Les examens médicaux ne décèlent rien, elles ont mal à leur vie, à un devenir femme qui les effraie. Les filles sont sujettes aux troubles alimentaires, aux attaques au corps. Elles font plus de tentatives de suicide que les garçons mais elles en meurent moins.

Les garçons sont plutôt dans des démonstrations de force comme la violence, la délinquance, l'alcoolisation, la toxicomanie, la vitesse sur les routes, le suicide...

Baucoup sont blessés ou trouvent la mort dans des rites de virilité qui relèvent moins d'une initiation au monde que d'une intronisation, toujours à rejouer, au sein du groupe de pairs. Il s'agit de ne jamais perdre la face et de maintenir sa place parmi les autres en relevant les défis. Joutes verbales, affrontements physiques, attitudes agressives, prouesses en rodéos après le vol d'une voiture, homophobie... Aimer l'école, la lecture, l'écriture, le théâtre, vouloir réussir sa scolarité, témoignent pour les garçons d'attitudes féminines propres à des «bouffons». Féminité et homosexualité sont des repoussoirs. Les arbitres sont les autres garçons, les parades masculines sont homosociales et ne visent qu'à la reconnaissance des pairs, les filles en sont souvent les premières victimes. Il s'agit d'être un homme aux yeux des hommes. N. Elias et J. L. Scotson décrivent de jeunes Anglais de milieu populaire mal perçus dans leur quartier et qui souffrent d'un déficit de reconnaissance. Dès lors le repli sur des valeurs «viriles» exacerbées est le recours pour sauver la face. Structurée autour de défis permanents, de provocations, de violences physiques, la bande «apaise leur doute». L'affirmation d'une «virilité» de circonstance montre «qu'ils sont quelqu'un» face au dénigrement dont ils pensent être l'objet, mais qu'ils alimentent par leurs comportements dans un mouvement sans issue.

Le risque pour l'identité, c'est-à-dire le fait de perdre la face devant les pairs, est plus redoutable à assumer que le risque pour la santé ou la vie. Les impératifs du masculin, surtout dans ces aspects touchant à la virilité, sont contraignants et douloureux, comme peut l'être sur un autre registre l'impératif d'apparence pour la féminité. La pression du groupe de pairs est impitoyable. Perdre sa réputation c'est perdre sa place dans le groupe, et donc sa place dans le monde.

De manière socialement transversale, et en lien avec une culture adolescente que les réseaux sociaux répandent à travers le monde, les défis qui concouraient tradition-

nellement à la fabrique du masculin dans un quartier ou dans la cour de récréation, ne cessent d'élargir leur portée et de susciter la surenchère. La sociabilité d'émissions ou de films comme la série des « Jackass » ou ses nombreux clones, est masculine, s'appuyant sur de vieilles valeurs de la virilité où il s'agit d'être le meilleur en multipliant les épreuves : qui pisse ou crache le plus loin, etc. On y retrouve la provocation, la démonstration personnelle d'excellence dans l'affrontement aux autres. « Dès qu'y en a un qui a une idée, « Ouais, que de la gueule, t'es pas cap ». « Attends, attends, je vais te le faire ce truc, mec. Je vais me péter les dents, mais je vais te le faire » [...] À ce moment-là t'a une montée d'adrénaline et c'est le seul moment où je me sens vraiment libre. » (Clément, 20 ans.) « Fallait passer par un test pour faire partie du groupe, mais c'était pour montrer que si je traînais avec eux, c'est que je faisais pas rien. Eux ils faisaient des choses, alors fallait que moi aussi je le fasse pour leur montrer que j'étais pas n'importe quoi. » (Hassan, 17 ans.) Sociabilité de comparses emportés dans le même « délire » où les uns et les autres sont côte à côte, souvent décalés d'eux-mêmes par l'alcool, le shit ou d'autres produits destinés à favoriser l'abandon de toute prévention. Ou, ailleurs emportés dans le même souci de défense d'un territoire contre des « intrus » ou de « vengeance » après une embrouille quelconque. Ces manifestations bruyantes de « virilisme » témoignent de la fragilité du narcissisme et de l'identité sexuelle de jeunes hommes qui n'ont d'autres recours pour se rassurer sur leur valeur.

Ces dernières années des défis participent de la valorisation de garçons de tous milieux sociaux ou culturels en quête de leur quart d'heure de célébrité sur les réseaux sociaux. Ils s'y engagent de leur plein gré mais sous l'œil des téléphones cellulaires car l'exploit n'a de sens que d'être médiatisé pour nourrir leur réputation. Le *balconing*, par exemple, consiste à sauter de sa fenêtre d'hôtel dans la piscine, plusieurs étages plus bas. L'acte s'effectue souvent dans un contexte d'alcoolisation et de prises de drogues. Il est parfois fatal ou laisse des séquelles chez ceux qui heurtent le bord de la piscine. D'autres surfent sur le toit d'automobile ou de train en circulation, ou s'accrochent en

roller ou en skate derrière des pare-chocs de camions ou de voitures, ils traversent des autoroutes en courant ou restent le plus longtemps possible devant une voiture ou un train en ne s'écartant qu'à l'ultime moment, ils passent sous la porte de garage automatique, ou escaladent des poteaux électriques ou des hauteurs dans la ville...

Innombrables sont les formes de harcèlement et de tabassage apparues ces deux dernières décennies dans les écoles. Le petit pont massacreur, le jeu de la canette, l'anniversaire, etc. Sous un prétexte quelconque un adolescent est désigné à l'agression collective d'un groupe. Les victimes n'osent guère se plaindre, craignant des représailles. Ceux qui sont impliqués dans ces actions ne sont pas toujours volontaires, ils sont parfois pris par surprise car ils passaient par là, choisis souvent pour leur vulnérabilité, leur conformation physique, leur réussite scolaire intolérable pour les promoteurs de ces actions, leur appartenance à des minorités culturelles, etc.

Pour une part l'adolescence est affranchie des anciennes contraintes de la honte et de la culpabilité, ou du moins ces sentiments ont changé de nature du fait des modifications de la configuration familiale. Ils n'ont plus la même puissance de prévention face à certains comportements comme on l'observe dans les différentes formes de violences scolaires ou dans le happy slapping où l'impossibilité de s'identifier à la victime amène en toute indifférence aux pires exactions à son égard en filmant des viols, des agressions, des provocations et en diffusant les images sur les réseaux sociaux. Le souci passionné de l'instant et de l'expérimentation élague les anciennes préoccupations morales qui marquaient les générations antérieures. Apparues dans le sillage d'une série télévisée britannique culte, les skin parties correspondent à une volonté d'aller au bout de soi dans une quête passionnée de sensations qui transforme le corps en objet d'expérimentation: ni interdits, ni limites dans un espace clos et un contexte festif où sexualité, drogues, alcool, participent d'une ambiance de relâchement de toutes les contraintes de la vie quotidienne.

# Anthropologie d'une clinique de l'adolescence

Au regard d'une clinique de l'adolescence, il convient de rappeler la vulnérabilité du jeune face aux épreuves et aux failles des adultes à son entour. À cet âge les moments de souffrance ne sont pas comparables à ceux qui se jouent plus tard quand les événements accumulés au fil de l'existence favorisent une appréciation moins virulente des événements. La souffrance d'un enfant ou d'un adolescent est sans commune mesure avec celle d'un adulte qui dispose d'un recul suffisant pour relativiser les épreuves traversées en sachant que le temps en désamorce l'acuité. À cet âge, par exemple, la découverte de son homosexualité, c'est-à-dire la confrontation douloureuse au regard des autres et aux normes sociales multiplie le risque suicidaire de 2 à 6 selon les études.

L'adolescent vit souvent les événements sans distance, ou avec un «je sais bien mais quand même» qui maintient intact sa blessure. Il ne dispose pas d'une histoire de vie autorisant la mise à distance, le recul critique et la relativisation des événements ou des sentiments pénibles. Il les prend de plein fouet, sans expérience pour les amortir. Sa souffrance est un abîme qui explique la radicalité de ses comportements car elle est vécue toute entière dans l'immédiat et l'irréversible. Mais s'il trouve un point d'appui pour rebondir, son existence redevient aussitôt débordante de virtualités selon les rencontres réelles ou symboliques qui sont les siennes. Il est fait de bien plus de possibles que de probables.

Les mêmes symptômes à quinze ou à quarante ans n'ont ni le même statut ni le même pronostic. L'adolescence est un temps d'obsolescence du sentiment d'identité, de remaniement selon les circonstances tant qu'un centre de gravité n'est pas établi en soi, tant que la quête n'a

pas abouti. La résolution des tensions est rapide et inattendue, ou bien elle prend du temps, mais elle trouve le plus souvent une issue favorable. Surprenante est alors la capacité d'oubli ou de rebond. À cet âge un choix thérapeutique engage l'existence entière. Les modes de défense d'un adolescent n'ont ni la gravité ni la solidité de ceux d'un adulte. La fixation nosographique par une approche médicale rigide en termes de psychotropes peut être lourde de conséquences surtout en ce qu'elle implique des mesures administratives ou institutionnelles. Elle risque de transformer en essence ce qui est destiné à disparaître si l'on n'y prête pas une attention trop sévère. Ce qui n'est qu'une parade devient alors parfois un enfermement. Les adolescent(e)s sont encore dans un passage plein de virtualités, avec un sentiment d'identité labile, le recours à des formes de résistance qui paraissent radicales n'est pas nécessairement une promesse de pathologie, mais une forme d'ajustement personnel et temporaire à une situation de menace. «Il n'existe qu'un remède à l'adolescence et un seul [...]. Le remède, c'est le temps qui passe et les processus de maturation graduels qui aboutissent finalement à l'apparition de la personne adulte. On ne peut ni les accélérer ni les ralentir, mais en intervenant on risque de les interrompre et de les détruire, ou encore ils peuvent se flétrir du dedans et aboutir à la maladie mentale», écrit Winnicott (1969).

Certes, pour certains jeunes, il importe de ne pas passer à côté de l'amorce d'une déchirure susceptible d'hypothéquer l'avenir. Pour une minorité le temps joue contre eux, et la prise en charge est nécessaire pour qu'ils ne se détruisent pas davantage. Tout diagnostic relève simultanément d'un choix éthique. Le médecin doit singulièrement peser les conséquences de ses décisions au regard de l'adolescent. Laufer (1989) souligne «l'importance de ne prendre aucune décision sur la base d'un comportement ou à partir de ce que l'adolescent nous pousse à croire, et ceci aussi bien pendant la période d'évaluation qu'au cours d'une tranche d'essai [...] En disant cela, je pense que je garde dans mon esprit le souvenir du frère de mon ami, avec la conviction qu'il n'aurait pas été traité de schizophrène s'il avait reçu l'aide nécessaire».

La question est aussi de savoir pour qui ces adolescents en souffrance sont insupportables: les parents? Les psychiatres? Associer une pathologie mentale à un comportement adolescent est souvent un jugement de valeur posé par des adultes pour se rassurer au nom d'une science qui n'est jamais qu'évaluative. «Sur quels critères peut-on affirmer que la jeunesse va bien ou mal? se demande A. Haïm (1969). Cela dépend en partie de ce que l'adulte peut supporter, et une telle assertion montre surtout que l'adulte se sent mal parce qu'il est dérangé par l'adolescent»... Le mal de vivre du jeune est parfois le symptôme des dysfonctions relationnelles et affectives de sa famille. Il est peut-être le seul à aller bien en essayant de s'extraire d'un magma où il étouffe, mais le risque existe qu'il devienne la victime émissaire dont la prise en charge médicale protège une pathologie familiale non perçue.

La nosographie arrache l'individu à son histoire, et aux circonstances qui alimentent son comportement. Au moment de l'adolescence elle est particulièrement redoutable pour l'avenir du jeune car elles enferment l'individu dans un état, une nature, et induisent pour l'entourage ou les équipes soignantes une conduite à suivre un sentiment unilatéral qui engendre la répétition comme une *self-fulfilling prophecy*, le jeune lui-même se convainquant d'être une entité clinique et non un sujet en souffrance répondant à des situations précises.

La nosographie fige des processus en structures, elle les durcit et en fait des états à ce point durable qu'ils définissent l'individu, et finissent par l'enfermer dans le même état en agissant envers lui uniquement dans le sens de cette définition. Elle impose un statut au jeune qui n'est plus en mesure de s'en défendre car un écran de représentation s'interpose en permanence entre les autres et lui. Le diagnostic est inducteur de statut pour celui qui en est l'objet et de comportements précis à tenir pour ceux qui les instituent, il implique donc un traitement à la fois social et médical parfois lourd de conséquences. En outre, les symptômes qu'on lui nomme peuvent lui apparaître comme la seule chose qui lui appartienne en propre et il risque de les investir comme des bannières identitaires, versions contem-

poraines de ce qu'Erikson nommait autrefois une « identité négative ». Ils deviennent une manière efficace de se construire un personnage face aux autres. En témoignent par exemple les nombreux sites Internet où des personnes qui se coupent entretiennent une passion mutuelle pour leurs comportements. La blessure volontaire ou l'anorexie par exemple se muent alors en label identitaire. Les conduites à risque touchent essentiellement des adolescent(e)s « ordinaires » qui ne souffrent d'aucune pathologie, au sens psychiatrique du terme, mais de meurtrissures réelles ou imaginaires de leur existence. Elles sont un recours anthropologique pour s'opposer à cette souffrance et se préserver. Il est malaisé de les identifier comme « pathologiques » sinon au sens étymologique du pathos, c'est-à-dire de la souffrance qui les imprègne, et de « logiques » de comportements qui relèvent de l'anthropos. Les circonstances ne laissent pas le choix des moyens pour s'en sortir. Mais surtout les conduites à risque ou les attaques au corps constituent dans le même mouvement une résistance contre une violence sourde qui se situe en amont dans une configuration sociale et affective. D'où les enjeux cliniques et éthiques du diagnostic.

La normalité de l'adolescent implique justement sa capacité d'ajustement à des situations où il est mis à mal par son entourage proche ou par les circonstances. Elle l'amène à plier mais sans se rompre. Un comportement qui soulève des questions n'est saisissable qu'au regard d'une histoire de vie et un rapport au monde. Le normal biologique, dit Canguilhem est un « concept de valeur et non un concept de réalité statistique ». Il en va de même pour l'adolescent de son rapport à l'existence. Plongé dans un milieu problématique qui le met en souffrance, il s'efforce de ne pas mourir en adoptant des comportements qui l'ajustent provisoirement à une existence en porte-à-faux.

Plutôt que de le réduire à une nosographie rigide comme celle du DSM, venant trancher entre le normal et le pathologique comme catégories naturelles et immuables, dans l'indifférence à sa singularité propre et aux épreuves personnelles traversées par le jeune, il importe d'en interroger la signification et de comprendre

en quoi, même si elles mettent en danger l'existence, elles la protègent aussi lui permettant de se tenir la tête hors de l'eau. *Cum grano salis* d'ailleurs il est clair que l'observation vaut également pour tout patient quel que soit son âge, même si je me centre ici essentiellement sur l'adolescence. Pour le jeune ces comportements sont les signes d'une souffrance en amont bien plus intolérable. «Le monde médical, observe P. Jeammet (1986), n'échappe pas toujours à ce risque de considérer que la primauté c'est d'éteindre toute souffrance, plutôt que de prendre en compte ce que cette difficulté offre de possibilité de reconnaître les conflits du patient, favorisant ainsi la constitution des dénis.» Bien entendu, il importe cependant que le dispositif de prise en charge soit également souple, et que le thérapeute se serve des outils avec finesse pour ne pas neutraliser le jeune par son «trop de savoir», il ne doit pas être perçu dans la toute-puissance, mais comme un individu parmi d'autres, riche cependant d'une expérience profitable. Il importe que le thérapeute «exprime ce qu'il pense de ce que montrent ou disent l'adolescent ou ses parents» note J.-C. Matot (2012).

Le thérapeute apparaît alors plutôt comme un compagnon de route, un miroir, un homme ou une femme de confiance avec qui construire du sens. Pour trouver sa place dans le monde l'adolescent doit sentir à la bonne distance qu'il existe à ses yeux, qu'il se sent concerné par son histoire, et non un objet interchangeable dans l'exercice d'une professionnalité indifférente. La prise en charge implique inventivité et humilité, patience aussi, si elle ne veut pas perdre le jeune en cours de route. Bien entendu l'adolescent n'est pas une île, et la relation à ses parents ou à sa famille est au cœur de ses difficultés, un cheminement thérapeutique ou une prise en charge implique souvent à cet âge la rencontre avec les parents, un éventuel dispositif de rencontre avec eux et l'adolescent avec la médiation du thérapeute. Sans étayage de son environnement pour le remettre au monde l'adolescent risque de rester en porte-à-faux malgré la qualité de la relation thérapeutique.

Les souffrances adolescentes sont puissantes mais réversibles. Elles surprennent parfois par leur résolution

rapide alors qu'elles semblaient aller vers le pire, de même d'ailleurs que l'eau dormante recèle parfois de douloureux réveils pour l'entourage n'ayant pas perçu l'étendue d'une détresse soigneusement dissimulée par le jeune. Dans l'immense majorité des cas elles ne durent qu'un moment, elles sont abandonnées au fil du temps. Elles participent de manière courante à la nécessité de l'accommodement au monde, elles se guérissent à travers les expériences successives du jeune qui prend peu à peu ses marques. A. Freud (1997) souligne les ambivalences, les incohérences, l'imprévisibilité de l'adolescent, mais elle les considère comme allant de soi à cette période, alors qu'à tout autre âge ces comportements seraient préoccupants. Elle conclut que « ce sont plutôt les parents qui ont besoin d'aide et de conseils pour pouvoir le supporter ». Les souffrances adolescentes relèvent moins du pathologique que d'un écart provisoire lors d'une douloureuse naissance à soi-même.

Signaler le caractère anthropologique de ces conduites en insistant sur leur caractère provisoire ne signifie nullement qu'il faut laisser l'adolescent se meurtrir. Si les conduites à risque sont des appels à vivre, elles sont aussi des appels à l'aide. Elles sollicitent une reconnaissance, un accompagnement du jeune une compréhension de ce que ces conduites sont le signe d'une souffrance intense en amont. Elles doivent mobiliser les instances de santé publique, les organismes de prévention, de soutien à l'adolescence. Ce sont des jeunes en souffrance en quête d'adultes leur donnant le goût de vivre. D'où la nécessité d'une prise en charge en termes d'accompagnement ou de psychothérapie, de présence, de conseils, voire simplement d'amitié. La première tâche est de les convaincre que leur existence est précieuse, et de les détourner de ces jeux de mort pour les amener au jeu de vivre.

L'individu n'est jamais réductible, *a fortiori* l'enfant et l'adolescent, à ses particularités ou à ses symptômes. Il est traversé provisoirement ou durablement par eux selon les circonstances, ils ne sont que des moyens, des signes qui traduisent une manière de chercher sa place dans le monde, de rétablir le centre de gravité

d'une existence abîmée. Une nosographie ne doit s'écrire qu'en pointillé, elle donne seulement des amers, c'est-à-dire des orientations, et comme le signale la poésie du mot, elles doivent être oubliées pour laisser au patient la possibilité d'avancer sur son chemin propre.



## Figures anthropologiques des conduites à risque

Les conduites à risque portent une interrogation douloureuse sur le sens de l'existence. Ce sont des manières de forcer le passage en brisant le mur d'impuissance ressenti. Elles témoignent de la tentative de s'en extraire, de gagner du temps pour ne pas mourir, pour continuer encore à vivre. Elles sont délibérément transgressives. La transgression est une fabrique de sacré. Le fait de provoquer délibérément la mort arrache à l'existence ordinaire, et redéfinit en profondeur le sentiment d'identité, immergeant le jeune dans une autre dimension du réel. S'il reste dans la vie ordinaire, il se protège de sa peur, mais il ne connaît pas la puissance. Et, mal dans sa peau, il reste rivé à sa souffrance. S'il affronte le monde du «tout autre» en se mettant en position dangereuse avec ses seuls moyens, et de manière délibérée, il connaît la peur, mais s'il s'en sort, il accède souvent au sentiment de sa puissance personnelle. Cette avancée procède d'une expérimentation, d'une recherche, parfois d'un long et douloureux corps à corps avec le monde et les autres.

L'ordalie est une épreuve à laquelle se livre le jeune où le risque de mourir est tangible, manière de jouer le tout pour le tout pour tester une légitimité à vivre que le lien social a été impuissant à lui donner, ou qu'il a perdu sans que les efforts des autres le rétablissent. En se mettant en danger, il interroge symboliquement la mort pour garantir son existence, posséder enfin le droit de vivre. Toutes les conduites à risque ont une tonalité ordalique. Volontaire ou non, toute confrontation à la mort est une redéfinition radicale de l'existence. Chez ces jeunes la démarche n'est nullement suicidaire, elle vise à relancer le sens. La mort symboliquement surmontée est une forme de contrebande pour fabriquer des raisons d'être. L'issue possible est de se dépouiller de la mort qui colle à la peau. En se mettant en danger,

le jeune fait de son existence une décision personnelle, et il en renouvelle la tonalité. S'il affronte le monde du « tout autre » en se mettant en position dangereuse avec ses seuls moyens, et de manière délibérée, il connaît la peur, mais s'il s'en sort, il accède souvent au sentiment de sa puissance personnelle. Il se sent enfin vivant, réel. Il mesure ainsi son sentiment d'avoir l'étoffe, d'avoir la chance avec soi et de ne pouvoir mourir. Il se découvre légitime dans une existence inscrite désormais dans un cadre symbolique plus délimité, plus précis. D'avoir survécu lui donne le sentiment de ses limites.

Dans le sacrifice le jeune abandonne une part de soi pour sauver l'essentiel, à la différence de l'ordalie où il s'agit de jouer le tout pour le tout. Ainsi par exemple des attaques au corps ou des addictions comme la toxicomanie, l'anorexie ou l'alcoolisation. Le paradoxe de cette forme redoutable de sacrifice est qu'elle trouve son origine et sa fin chez l'individu, destinataire ultime de la quête à travers une relance de l'existence. Mais cette démarche est inconsciente d'elle-même. Étymologiquement le sacrifice est ce qui rend sacré (*sacra facere*), ici c'est le jeune lui-même qui passe d'un monde à un autre dans le feu d'événements dont il est un artisan. En attendant à son corps, il offre la partie pour le tout sans savoir réellement à qui il s'adresse, en ignorant même la visée ultime de son geste. En se privant, en renchérissant un instant sur la douleur, en acceptant d'en payer le prix justement, le sacrifiant est susceptible de recevoir en échange l'apaisement ou du moins un moment de répit. Le sacrifice ne s'inscrit pas dans une volonté d'échange intéressé dans la mesure où le jeune ignore ce qu'il poursuit. Il est en quête d'une signification pressentie dont il n'a pas une conscience claire.

La blancheur est l'effacement de soi dans la disparition des contraintes d'identité. Ne plus être le fils ou la fille, l'élève ou l'étudiant, échapper à soi, à son histoire, à son nom, à son milieu affectif. On la rencontre notamment dans l'errance, l'adhésion à une secte, la « défonce » à travers l'alcool, la drogue, l'inhalation d'aérosols, de solvants, de gaz, etc. Recherche du coma et non plus de sensations. Elle caractérise des jeunes qui s'immergent

dans les jeux vidéo ou sur le web, sans plus pouvoir s'en déprendre, ils échappent aux impératifs du réel en disparaissant dans les écrans. L'enjeu est de ne plus être soi pour ne plus être atteint par les aspérités de son environnement. La blancheur est un engourdissement, un laisser tomber né de l'impuissance à transformer les choses. En principe, elle n'est pas un état durable, mais un refuge plus ou moins prolongé, un sas pour se protéger. Elle n'est nullement une folie, même provisoire, car le jeune ne cesse jamais d'être lui-même, même s'il est dans une sorte de relâche des représentations sociales ordinaires, et il lui arrive de reprendre sa place dans le lien social après ces éclipses. Il sait ce qu'il fait en se défaisant de lui-même. La blancheur est le fait d'un jeune qui tombe hors du monde ordinaire ou qui refuse provisoirement d'y collaborer. Il n'est pas dans la mort mais il n'arrive pas non plus à naître, il est prisonnier du passage. La blancheur traduit la volonté de devenir diaphane, de se défaire du fardeau d'être soi.

La dépendance est une autre figure anthropologique. À l'incertitude des relations, le jeune oppose le rapport régulier à un objet ou à un comportement qui oriente totalement son existence, mais qu'il a le sentiment de maîtriser à volonté et éternellement : drogue, alcool, nourriture, scarifications, etc. À travers lui, il décide à sa guise des états de son corps quitte à transformer son entourage en pure utilité et à ne rien investir d'autre. À l'insaisissable de soi et du monde, il oppose le concret du corps. Les relations de dépendance sont une forme de contrôle exercé sur la vie quotidienne face à la turbulence du monde. Le jeune éprouve enfin l'impression furtive de s'appartenir et d'être encore ancré au monde. La dépendance paraît sans issue car elle ne comble pas le jeune comme le ferait une relation amoureuse ou un engagement dans une activité désirée, mais en lui assurant une maîtrise provisoire sur un aspect du monde, elle crée un investissement de parade pour conjurer l'épreuve de la complexité et de l'ambivalence du réel. Penser à son corps, aux sensations à venir, les éprouver, chercher les moyens de les reproduire en se mettant en situation favorable, etc. permettent de continuer à exister en n'ayant en tête que l'expérience à renouveler indéfiniment. Un objet externe

colmate provisoirement les manques intérieurs, mais le prix est lourd à payer.

Toute conduite à risque mêle à un degré plus ou moins important l'ensemble des figures. À travers chacune d'entre elle le jeune cherche éperdument une reconnaissance au sein du lien social en misant sur des formes de braconnage du sens, et en sollicitant à travers l'épreuve personnelle une légitimité qui n'est pas donnée d'emblée.

## La peau comme accroche au monde

La peau enclôt le corps, elle établit la frontière entre soi et l'autre, le dedans et le dehors de manière vivante, poreuse, car elle est aussi ouverture au monde, mémoire d'événements biographiques. Enveloppe narcissique de la personne, elle distingue le moi psychique du moi corporel. Elle est une instance de maintenance du psychisme, c'est-à-dire d'enracinement du sentiment de soi au sein d'un corps qui individualise. Elle exerce aussi une fonction de contenance, c'est-à-dire d'amortissement des tensions venant du dehors comme du dedans. Instance frontière qui protège des agressions extérieures ou des tensions intimes, elle donne le ressenti des limites de sens qui autorisent à se sentir porté par son existence ou en proie au chaos et à la vulnérabilité. Elle dit les tensions avec les autres. Le rapport au monde est ainsi une question de peau, et de solidité ou non de la fonction contenante.

Un immense vocabulaire tactile ou cutané parle métaphoriquement de la qualité de la relation avec autrui. Mais c'est une frontière écorchée vive si les frontières symboliques entre soi et les autres, entre le monde interne et la réalité sociale ne sont pas encore établies. La peau est le recours le plus immédiat pour changer son rapport au monde. En remaniant les frontières, le jeune cherche à s'inscrire dans une autre dimension du réel. En changeant son corps il entend d'abord changer sa vie. Baromètre du goût de vivre, la peau est un écran qui se mue en instance de fabrication de la présence au monde dans une société où prime l'apparence, la nécessité du look. Surinvestis par les jeunes générations, le piercing ou le tatouage se muent en éléments constitutifs de soi. Non plus signes de rébellion, comme autrefois, mais à l'inverse d'une intégration sans tâche à la culture des pairs. Manière de se rassembler en se ressemblant, de proclamer visiblement une identité

de destin et de génération en un mélange ambigu de revendication d'originalité et de soumission aux attitudes conformes d'une classe d'âge. La marque est à ce moment surtout une signature traduisant le fait que leur corps leur appartient. Le sentiment est net d'avoir coupé le cordon ombilical (d'où le recours courant chez les filles au piercing au nombril ou à la langue, lieu de la parole propre) et de voler de ses propres ailes. La marque est parfois vécue comme un élément fondateur de soi. Outre son appartenance valorisée à l'air du temps, elle procure le sentiment d'avoir enfin rompu avec l'indifférenciation aux parents, et particulièrement à la mère. Elle est une recherche de dématérialisation du corps. Détour symbolique pour accéder enfin au sentiment d'être soi.

Mais simultanément, à travers la prise d'importance des attaques au corps chez les jeunes générations la peau traduit l'ambivalence, la frontière ambiguë et difficile entre soi et l'autre. Lieu de salut à travers une identité affichée et fortement investie, le corps est pour d'autres celui de la chute, de l'enfermement en soi dans une identité intolérable dont il faut se délivrer en le rayant, en le bifant, en en bouleversant la forme, pour accéder enfin à soi. Ce moment de passage est déchiré de doutes, de malaises, hanté par la peur de ne jamais se rejoindre, de ne jamais colmater cette brèche soudain ouverte entre soi et soi.

Les incisions, les scarifications, les brûlures, les piqûres, les coups, les frottements, les insertions d'objets sous la peau ne sont pas l'indice d'une volonté de se détruire ou de mourir. Ultime manière de bricoler du sens sur son corps en faisant la part du feu, c'est-à-dire en sacrifiant une part de soi pour pouvoir continuer à exister. L'entame corporelle s'oppose à la souffrance, elle est un compromis, un essai de restauration du sens. Pour reprendre le contrôle, le jeune cherche à se faire mal, mais pour avoir moins mal. Il faut parfois sacrifier une part du corps pour sauvegarder quelque chose de soi.

Les scarifications concernent des jeunes souffrant d'absence de limites, d'une incertitude sur les frontières de leur psychisme et de leur corps, de leur réalité et de leur

idéal, de ce qui dépend d'eux et des autres. Leur déficit narcissique les rend vulnérables au regard des autres ou aux fluctuations affectives de leur environnement. Ce sont des écorchés vifs, c'est-à-dire des écorchés du sens, sans défense contre les blessures infligées par les autres ou par leur indifférence au regard de leurs attentes. Toute déception est vécue avec intensité, sans recul. Ils ont le sentiment de ne pas être tout à fait réels, de n'habiter ni leur corps ni leur existence.

L'attaque au corps est précédée du sentiment de déperdition de soi, d'une perte de toute substance dans une sorte d'hémorragie de souffrance. Elle participe du vertige qui caractérise toutes les conduites à risque, elle évoque une perte de contrôle et de lucidité comme si le sol de la pensée venait à s'effondrer, moment de rupture avec le réel, de tourbillon. Le rôle de pare-excitation de la peau est débordé par la virulence de l'affect. Le jeune se jette contre son corps pour toucher enfin une limite, conjurer la chute dans le vide. Son ressenti exprime l'«agonie primitive» ou l'«angoisse impensable» décrite par Winnicott (1975). Sans doute, pour nombre d'adolescents les circonstances motivant l'attaque corporelle sont-elles la reviviscence de la «crainte d'un effondrement qui a déjà été éprouvé». Le manque d'un environnement soutenant en soi et au dehors amène à la recherche d'un cran d'arrêt de la chute à travers l'incision corporelle.

Quand la souffrance submerge, les limites s'effacent entre soi et soi, entre le dehors et le dedans, entre la présence au monde et le déferlement des affects. Le salut est de se heurter au monde, en quête d'un contenant. La blessure s'efforce de rompre la dissolution par une chirurgie brutale mais signifiante, elle témoigne de la tentative de reconstituer le lien intérieur-extérieur à travers une manipulation sur les limites de soi. Quand elle se produit dans ces circonstances, sans réelle préméditation, elle n'est pas dénuée d'une conscience résiduelle. Le jeune ne s'abîme pas n'importe où, n'importe comment. Une (anthropo)logique accompagne l'acte, une cohérence, une recherche d'apaisement et non de destruction personnelle. La profondeur des entailles et le lieu de leur exécution ne sont jamais aléatoires. Elles ne se font ni sur le visage ni sur les organes

sexuels (sauf exceptions, mais plus redoutables au plan du pronostic). La blessure matérialise la souffrance sous la forme de l'incision et du sang. La vue redouble la violence des sensations, et ajoute à l'efficacité du soulagement éprouvé.

La blessure délibérée est une butée qui fait office de contenant, un remède pour ne pas mourir, ne pas disparaître. En entaillant son corps et en en faisant sortir ce qui l'étouffe, le jeune retrouve un apaisement provisoire, un espace de symbolisation qui restaure sa position d'acteur. La chape de souffrance est crevée par une agression tournée contre soi car là seulement elle est maîtrisable. Le choc du réel qu'elle induit, l'ouverture du corps, la douleur consentie, le sang qui coule, renouent les fragments épars de soi. La restauration brutale des frontières du corps arrête la chute, elle en efface le vertige et provoque la sensation d'être vivant et réel. Le paradoxe de la blessure délibérée est de colmater une brèche de sens. Elle dit le dépit en portant les coups sur le lieu du corps, la peau, qui symbolise le mieux l'interface avec le monde. Elle vise à trancher net la tension. Il s'agit d'opposer la douleur consentie à la souffrance imposée par les circonstances sur lesquelles le jeune n'a pas prise. J'existe là j'ai mal et là enfin où je me heurte à une résistance.

L'entaille purge du «mauvais sang», du «pus» pour retrouver provisoirement un corps propre, et non envahi par l'autre. L'écoulement du sang est une sorte de «drainage» de souffrance et de souillure. Rite intime de purification particulièrement évident pour des adolescent(e)s victimes d'incestes ou d'abus sexuels, manière symbolique d'expulser la souillure ressentie en la laissant s'écouler hors de soi sous la forme matérielle du sang, de retrouver provisoirement une pureté à travers une sorte de saignée identitaire. Le sang n'est pas n'importe quelle substance, il vient du corps, il est associé à la vie et à la mort, à la santé et à la blessure, le répandre délibérément revient à solliciter une puissance de transgression.

Le jeune extériorise quelque chose de son chaos intérieur en le fixant sur son corps afin d'y voir plus clair.

L'impossibilité à changer les choses autour de soi amène à essayer de les contrôler sur soi. Les mots sont parfois impuissants devant la force des significations attachées aux événements, et le passage par le corps devient alors la seule issue. Le trauma met en échec le langage au moins provisoirement. Et pour ne pas s'enkyster il cherche d'autres voies. Les scarifications ne sont pas un engluement dans un symptôme mais une tentative de redéfinir son existence. Elles relèvent d'une mise en langage cutanée, non en opposition à la parole, mais dans l'enchevêtrement d'une parole qui prend chair et d'une chair devenant langage. Elles ne font pas l'option du corps à défaut de la parole, elles conjuguent l'une et l'autre dans l'unité d'une souffrance. L'adolescent(e) qui s'entaille est capable de tenir un discours sur son acte. La blessure volontaire absorbe justement ce reste que les mots ne saisissent pas, cet au-delà que les paroles ne peuvent contenir. Dire un inceste n'en désamorce pas la brûlure.

Ces attaques au corps sont des tentatives de contrôler un univers intérieur qui échappe encore et d'élaborer une relation moins confuse entre soi et l'autre en soi. Devant les assauts de l'angoisse ou de la souffrance, il faut se heurter au monde pour couper court à l'affect, restaurer une frontière pour se situer. Toute souffrance témoigne d'un arrêt du mouvement de l'existence, mais pourtant il faut continuer à vivre sans se perdre tout à fait. La blessure volontaire permet d'avancer encore mais sur le fil du rasoir. L'intolérable de la mort dans la vie et de la vie dans la mort appelle la nécessité de se libérer de l'ambivalence, de trancher la plaie du sens pour qu'advienne la guérison des souvenirs, c'est-à-dire une mémoire évoquée par la parole, et non par la douleur et le sang. L'attaque au corps est une remise en mouvement du sens, et par là même du temps que le jeune vivait comme un mur lui barrant l'horizon. Elle est d'autant plus une tentative de maîtrise des sensations corporelles en reprenant la donne, que les plaies requièrent souvent d'être soignées secrètement pour ne pas attirer l'attention sur elles, ou à l'inverse, elles sont entretenues comme des foyers de sensations. Le jeune continue à se sentir exister, à éprouver la consistance de son rapport au monde par le rappel d'une limite à même la peau.

Les scarifications sont une technique paradoxale de survie, un recours anthropologique provisoire et efficace contre les assauts de la souffrance. Après l'incision, le calme revient, le monde est à nouveau pensable même s'il demeure douloureux. Le détour par l'agression corporelle est une forme paradoxale d'apaisement. Le corps est matière de cure puisqu'il est matière d'identité, il est support d'une médecine sévère mais efficace.

## Des rites privés pour conjurer la souffrance

Les conduites à risque sont des rites intimes de contrebande visant à fabriquer du sens pour pouvoir continuer à vivre, ce sont souvent des actes de passage et non des passages à l'acte, en ce sens que le jeune est lucide sur son comportement. L'acte de passage relaie l'élaboration mentale, même s'il n'en fait pas l'économie, il la traverse car elle ne suffit pas à désamorcer sa souffrance, le soulagement implique un supplément de corps qui lui donne son efficacité. Le jeune est capable d'expliquer le sens de son acte, même s'il ne parvient pas à y échapper, il sait que le soulagement l'attend à son terme en lui faisant traverser la tension intérieure. Il demeure acteur de son geste, à la différence de la notion de passage à l'acte qui le dépossède de sa responsabilité dans ce qu'il fait, le transforme en objet passif d'un jeu de l'inconscient dans l'ignorance de ce qu'il accomplit.

Cette notion d'acte de passage récuse le dualisme entre l'esprit d'une part et le corps de l'autre, comme si les manques du premier ricochaient machinalement sur le corps. La parole est essentielle comme instance thérapeutique, mais elle n'est pas suffisante tant que le moment n'est pas venu. Dire ne désamorce pas toujours la souffrance. Le jeune traduit la nécessité de passer par un acte qui le remet au monde. Certes ces conduites possèdent l'ambivalence du pharmakon, à la fois remède et poison, si elles soulagent sur le moment elles n'en sont pas moins dangereuses car il peut en mourir ou altérer durablement son existence.

Dans une société d'individus où les formes de transmission sont mises à mal, ces conduites ont pour la plupart la valeur de rites de passage intimes, privés, personnels. À la fois le jeune se sent seul au monde, il est isolé quand il se met en danger, mais simultanément des

milliers d'autres à travers le monde, au même moment, recourent aux mêmes modalités de mises en acte et tiennent les mêmes propos pour les justifier. Cette notion de rite personnel de passage traduit la dimension à la fois intime et éminemment sociale de l'acte. Les conduites à risque sont des mises à l'épreuve de soi pour des jeunes mal dans leur peau dans des sociétés où le passage à l'âge d'homme ou de femme n'est plus balisé.

À l'objection que ces comportements sont privés et ne sont pas validés par les autres, que ce sont des rites dégradés, il est aisé de répondre que seul le jeune est comptable de leur signification. Seul importe l'investissement opéré à leur propos. Un rite socialement valorisé n'est pas nécessairement heureux pour celui qui le vit avec ennui ou indifférence, il reste sans efficacité s'il n'est pas approprié à la première personne. L'efficacité symbolique ne requiert pas toujours la présence d'un groupe ou d'un rite socialement élaboré. Elle n'est pas moins mise en branle en solitaire quand le jeune manipule des instances anthropologiques redoutables comme la douleur, la blessure, le sang.

La notion de rite de passage, élaborée par l'ethnologie à travers l'étude des sociétés traditionnelles, exige d'être repensée dans ce contexte. Dans nos sociétés, l'entrée dans l'âge d'homme concerne un individu qui vole de ses propres ailes, même si la filiation n'est pas nécessairement rompue. Elle est en tous cas secondaire au regard de son importance pour les sociétés traditionnelles. L'accès à une nouvelle dimension du goût de vivre n'est pas socialement construit par une série d'étapes concourant à un rituel établi sous le regard unanime de la communauté. Aucune progression ne vient jalonner ces épreuves en les rendant désirables et prévisibles. Elles sont solitaires et s'imposent dans un contexte de déliaison sociale réelle ou vécue comme tel. Inconscientes de leur quête ultime, elles puisent dans la souffrance de ne pas trouver signification à son existence. La réponse apportée est provisoire, insuffisante parfois à assurer le sentiment de sa valeur personnelle. Les instances sociales leur sont hostiles et mettent en place des structures de prévention pour

les juguler; elles provoquent la douleur des parents (ou des proches). Elles sollicitent le risque de mort, de blessure, de handicap, de maladie. La métamorphose de soi créée par l'épreuve, quand elle existe, n'est pas transmissible aux autres et ne relève d'aucune mémoire collective. En outre la réussite de l'épreuve n'est jamais assurée, elle se paie parfois lourdement. Loin d'être attestée par la communauté, l'institution de soi, quand par chance elle apparaît, est strictement intime.

Cependant, même s'il était seul dans la mise en danger, même si tous ignorent l'épreuve traversée, le jeune, en échappant à la mort, à travers les sensations éprouvées au contact du danger, découvre en lui-même des ressources inattendues. Il s'efforce de reprendre le contrôle de son existence. Sous nos yeux émergent de nouveaux rites de passage, individuels, largement répandus. Rites intimes de fabrication du sens qui trouvent souvent leur signification dans l'après-coup de l'événement, formes paradoxales de résistance qu'il faut analyser en tant que telles. Mais ils n'incarnent plus la scansion socialement ritualisée du passage de l'adolescence à l'âge d'homme ou de femme, ils marquent plutôt l'accès à une signification intime. Si l'issue est favorable, cette approche symbolique ou réelle de la mort engendre une puissance de métamorphose personnelle reconstituant le goût de vivre au moins pour un temps. Elle régénère le narcissisme, restaure le sens et la valeur de l'existence propre lorsque la société échoue dans sa fonction anthropologique de dire pourquoi elle vaut d'être vécue. Dans la griserie du danger ou dans l'après-coup, le jeune a parfois le sentiment d'une remise au monde. Mais parfois il faut recommencer. Ces rites intimes, privés, atténuent la souffrance, ils la contiennent là où régnerait autrement l'impuissance. Ils sont des issues, au moins provisoires, à l'angoisse ressentie face à l'effondrement possible, ils construisent une contenance au sens social, pour ne pas se perdre devant l'événement, et, au sens psychique, en ce qu'ils reconstituent une enveloppe de sens, une limite tangible.

Parler de rite individuel de passage pour les jeunes générations appelle le recours à une forme clandestine et solitaire de symbolisation du goût de vivre. L'acte

est singulier, il n'a de valeur que pour celui qui l'ose, le jeune n'est pas toujours lucide sur l'objet de sa quête, et s'il en réchappe, son statut social n'est en rien modifié. Il est virtuellement changé mais si le recours ordalique se révèle un échec n'apportant pas le changement intérieur souhaité, il aggrave encore la situation. Il contient cependant une révélation possible d'identité. Sa multiplication, sous des formes éparses et individuelles en fait un phénomène sociologique. Le comportement ordalique dans sa diversité infinie est une réponse douloureuse et intime aux failles culturelles et sociales. Il est une sorte d'ultime recours pour celui qui pense de toute façon n'avoir plus rien à perdre. Dans nos sociétés le rite individuel de passage est une réplique douloureuse à l'exclusion du sens. Ceux qui réussissent se sentent enfin légitimes dans leur existence.

La mise à l'épreuve de soi, sur un mode individuel, est l'une des formes de cristallisation moderne de l'identité quand le jeune est en souffrance, en suspension avec une impossibilité d'entrer dans la vie. Même si elle est dangereuse et douloureuse, elle répond à cette nécessité intérieure de s'arracher à soi-même et de renaître à une autre version de soi, meilleure, après avoir regardé réellement ou symboliquement la mort en face. Il s'agit de détruire l'ancienne personnalité, d'accoucher autrement de soi. Nombre de ces prises de risque donnent enfin l'impression de vivre par le contact qu'elles suscitent avec le monde, les sensations provoquées, la jubilation éprouvée, l'estime de soi qu'elles mobilisent. Elles relèvent d'une expérimentation de soi, d'une recherche tâtonnante de limites. Si les autres modes de symbolisation ont échoué, échapper à la mort, réussir l'épreuve, administrent la preuve ultime qu'une garantie règne sur son existence. Ces épreuves sont des rites intimes, privés, autoréférentiels, insus, détachés de toute croyance, et tournant le dos à une société qui cherche à les prévenir. Parfois même elles provoquent un sentiment de renaissance personnelle, elles se muent en formes d'auto-initiation.

## S'en sortir

Pour le jeune, la sortie de l'adolescence, le passage vers l'âge d'homme ou de femme en dépit d'une période meurtrie, tient à la confiance éprouvée non seulement en soi mais aussi dans les autres et dans le monde en général, même si ce sentiment n'est pas exclusif de doutes ou d'inquiétudes. Il est essentiel que les parents ou les beaux-parents puissent entendre ce que le jeune a à dire de son mal de vivre et qu'il se sente autorisé à leur parler sans être jugé. Les «adultes» ne vivent pas dans la même dimension que les adolescents (même leurs propres enfants). S'ils veulent être compris, il importe qu'ils reconnaissent au jeune un statut d'égalité dignité, qu'ils le prennent au sérieux et lui parlent comme ils auraient aimé qu'on leur parle quand ils avaient le même âge. Mais toute relation d'aide ou de conseil envers l'adolescent doit éviter l'adulto-centrisme, c'est-à-dire le fait de juger d'en haut des comportements qui relèvent culturellement d'une autre génération et il échoue à toucher le jeune, sinon à le braquer. Elle exige, en le tenant à sa place, de lui rappeler la loi, les nécessités du lien social, l'attention qu'on lui porte, mais sans oublier que la souffrance d'un adolescent possède une acuité que l'adulte a souvent oublié.

Tout adulte est en position de prévention face à un adolescent en plein désarroi. Je nomme prévention de la boulangère cette approche de proximité, en apparence diluée dans l'évidence des relations quotidiennes, qui ne relève pas d'une attitude professionnelle, mais de la seule responsabilité d'un aîné face à un cadet. Si le jeune vient chercher le pain dans la boutique à côté de chez lui, la boulangère qui le voit mal en point, en quelques mots ou d'un sourire, peut lui signaler qu'elle reconnaît sa souffrance et qu'elle en est touchée. De même les enseignants de son collège ou de son lycée, l'entraîneur sportif, le professeur de musique ou de théâtre, les voisins, etc. Sans se départir de son rôle,

sans abuser de la situation, mine de rien, l'adulte peut témoigner d'une compréhension et donner, comme en passant, un témoignage qui offre une piste au jeune sans l'enfermer dans la dette. Le chemin reste ouvert. «Il me semble essentiel de protéger l'adolescent de la blessure narcissique que représente le fait de devoir reconnaître explicitement une demande, une souffrance, de la gratitude, ou encore le sentiment d'avoir été compris» observe J.-C. Matot (2012). La seule reconnaissance de sa peine pour l'adolescent est déjà une situation parfois miraculeuse. Le sentiment de ne pas être seul, de voir soudain qu'un adulte a pu vivre les mêmes épreuves, est infiniment précieux pour qu'il relativise ses épreuves. Une telle attitude repose seulement sur une qualité de présence. Elle exige de se faire «mine de rien», pour ne pas devenir une relation de pouvoir, mais une piste à saisir, donnée par un adulte qui se retire mais dont le sourire ou l'amitié persiste comme le sourire du chat du Cheshire. Winnicott a souvent écrit que les adolescents ne veulent surtout pas être compris. Mais en revanche ils sont avides de signes de reconnaissance venus de leurs aînés. Il suffit parfois d'un mot, d'un sourire, d'un geste pour que le monde redevienne propice.

Ces jeunes cherchent éperdument une reconnaissance, une légitimité qui n'est pas donnée d'emblée, en misant sur des formes de braconnage du sens. Ces mises à l'épreuve sont des tentatives de symboliser sa place au sein du collectif, de se remettre au monde. La promesse du changement radical est contenue dans ses actions, mais elle n'est pas dans la conscience du jeune qui ne sait pas ce qu'il poursuit à son corps défendant. Les conduites à risque sont des appels à vivre, et d'abord des appels à l'aide. Ces jeunes en souffrance sont en quête d'adultes leur donnant le goût de vivre et de grandir. D'où la nécessité d'une prise en charge en termes d'accompagnement, de présence, de conseils, voire simplement d'amitié mais en maintenant toujours la «bonne» distance, ni trop loin, ni trop près. Le fait de trouver à ses côtés dans son entourage ou ses activités une relation privilégiée avec un aîné, un soutien (holding) qui l'autorise à cheminer dans une reconquête de soi, protège le jeune de recourir à des formes brutales

d'interrogation sur le sens de sa vie. Tant qu'une étoffe de sens n'est pas disponible entre soi et le monde, amenée par une rencontre, un thérapeute, un travailleur social, une relation amoureuse, ou un cheminement intérieur, le comportement s'impose en ultime recours. Beaucoup trouvent une issue à travers une activité sportive ou culturelle (musique, écriture, théâtre, etc.) Dès lors que l'existence est investie de valeur, le corps l'est également. On ne peut détruire qu'un corps déjà meurtri. Lorsque les circonstances de la vie passent leur baume et que le jeune est en mesure de se redéfinir, alors il tourne la page. Les conduites à risque sont des rites d'apaisement ayant souvent au fil du temps une valeur de rites individuels de passage qui choisissent la confrontation à la mort plutôt que son euphémisation comme dans les rites traditionnels.

Erikson (1972) considère que maintes sociétés accordent tacitement ou non un moratoire à leurs jeunes. Que jeunesse se passe, comme dit l'adage. Cette période coïncide «avec des apprentissages et des aventures en fonction des valeurs proposées par la société. Le moratoire peut constituer un temps pour voler des chevaux et se mettre en quête de visions, un temps pour la Wanderschaft ou pour le travail «à l'ouest» ou aux «antipodes», un temps pour se perdre (*lost youth*) ou pour étudier, un temps pour le sacrifice de soi ou pour les fredaines – et à l'heure actuelle un temps pour la maladie et la délinquance». Certes, le jeune s'engage avec plus ou moins de passion dans ces comportements «et il peut apprendre seulement plus tard, que ce qu'il a pris tellement au sérieux n'était qu'une période de transition; bien des délinquants «récupérés» sont passablement ahuris à la pensée de leur «folie» passée». Ces comportements s'achèvent le plus souvent avec l'entrée dans l'âge d'homme. Le jeune déclare ne plus faire de «conneries» et il entend mener une existence plus régulière. Ce passage correspond souvent à une relation amoureuse stable et/ou à la naissance d'un enfant, mais aussi à une volonté de changer d'existence, un passage en prison ou une garde à vue, une réaction vive des parents, la proposition d'un emploi, l'engagement dans une création artistique, etc. Certains choisissent la délinquance de

façon durable malgré une relation amoureuse stable. Il en va de même de la violence qui est parfois l'indice de la difficulté pour le jeune à trouver ses marques envers les autres. La détresse de ces moments qui aboutissent aux conduites à risque ou aux attaques au corps, même si elle s'enracine sur des événements bien réels, n'est pas une fatalité car leur incidence dépend d'abord de la signification et de la valeur avec laquelle ces événements sont vécus. Le cheminement personnel amène alors à en désamorcer la charge nocive pour les transformer en matrice de renouvellement de soi. On ne peut changer son histoire, mais on peut en changer le sens.

# Bibliographie

- Aït El Cadi H., *Au féminin*, in D. Le Breton (éd.), « L'adolescence à risque », Pluriel, 2003.
- Alvin P., *L'envie de vivre, l'envie de mourir. Un autre regard sur les adolescents suicidants*, Paris, Doin, 2011.
- Anzieu D., *Le moi-peau*, Paris, Dunod, 1985.
- Blos P., *Les adolescents. Essai de psychanalyse*, Paris, Stock, 1963.
- Boutinet J.-P., *L'immaturité de la vie adulte*, Paris, PUF, 1998.
- Coslin P. G., *Jeux dangereux, jeunes en danger*, Paris, Armand Colin, 2012.
- Debarbieux E., *Les dix commandements contre la violence à l'école*, Paris, Odile Jacob, 2008.
- Elias N., Scotson J.L., *Logiques de l'exclusion*, Paris, Fayard, 1997.
- Erikson E., *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972.
- Gauchet M., *L'impossible entrée dans la vie, Bruxelles*, Yapaka, 2008.
- Gauchet M., « La redéfinition des âges de la vie », in *Le Débat*, n° 132, 2004.
- Gauchet M., « L'enfant du désir », in *Le Débat*, n° 132, 2004.
- Goguel d'Allondans T., *Anthropologiques d'un travailleur social*, Paris, Téraèdre, 2004.
- Hachet P., *Ces ados qui jouent aux kamikazes*, Paris, Fleurus, 2003.
- Haïm A., *Les suicides d'adolescents*, Paris, Payot, 1969.
- Jamouille P., *Des hommes sur le fil. La construction des identités masculines en milieux précaires*, Paris, La Découverte, 2008.
- Jamouille P., Mazzocchetti J., *Adolescences en exil*, Louvain-La-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2013.
- Jeammet P., *Paradoxe et dépendance à l'adolescence*, Bruxelles, Yapaka, 2009.
- Jeammet P., *La mort dans la dynamique de l'adolescence, Études sur la mort*, n° 113, 1998.
- Jeammet P., « Les assises narcissiques de la symbolisation », in *Revue Française de Psychanalyse*, 1989.
- Jeffrey D., *Éloge des rituels*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2003.
- Jeffrey D., Le Breton D., Lévy D. (Sous la direction de), *Jeunesse à risque. Rite et passage*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2005.
- Krakauer J., *Into the Wild*, Paris, 10-18, 1997.
- Lachance J., *Socio-anthropologie de l'adolescence*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.

- Lachance J., *L'adolescent hypermoderne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011.
- Laufer M. et M. E., *Adolescence et rupture de développement. Une perspective psychanalytique*, PUF, 1989.
- Le Breton D., *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Paris, Métailié, 2015.
- Le Breton D., *Une brève histoire de l'adolescence*, Paris, Éditions J-C. Béhar, 2013.
- Le Breton D., *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, PUF, 2012.
- Le Breton D., *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007.
- Le Breton D., *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003 (2012).
- Le Breton D., *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002 (2012).
- Le Breton D., Marcelli D. (sous la dir. de), *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, Paris, PUF, 2010.
- Le Goaziou V., Mucchielli L., *La violence des jeunes en question*, Nîmes, Champ Social, 2009.
- Marcelli D., *L'état adolescent. Miroir de la société*, Paris, Armand Colin, 2013.
- Matot J.-P., *L'enjeu adolescent. Déconstruction, enchantement et appropriation d'un monde à soi*, Paris, PUF, 2012.
- Ottavi D., «Enfance et violence. Le miroir des médias», in *Le Débat*, n° 132, 2004.
- Pietropolli Charmet G., *Arrogants et fragiles. Les adolescents d'aujourd'hui*, Paris, Albin Michel, 2011.
- Rubi S., *Les «crapuleuses», ces adolescentes déviantes*, Paris, PUF, 2005.
- Saint-Amand J.-C., *Les garçons et l'école*, Montréal, Sisyphe, 2007.
- Sellami M., *Adolescentes voilées. Du corps souillé au corps sacré*, Québec, PUL, 2013.
- Stoller P., *Masculin ou féminin*, Paris, PUF, 1989.
- Tisseron S., *Nos secrets de famille. Histoires et modes d'emploi*, Paris, Ramsay, 1999.
- Winnicott D., *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.
- Winnicott D. W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1969.

# Temps d'Arrêt / Lectures

## Déjà parus

**1. L'aide aux enfants victimes de maltraitance – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents.**

Collectif\*

**2. Avatars et désarrois de l'enfant-roi.**

Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot\*

**3. Confidentialité et secret professionnel : enjeux pour une société démocratique.**

Edwige Barthélemy, Claire Meersseman et Jean-François Servais\*

**4. Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance.**

Reine Vander Linden et Luc Rogiers\*

**5. Handicap et maltraitance.**

Nadine Clerebaut, Véronique Poncelet et Violaine Van Cutsem\*

**6. Malaise dans la protection de l'enfance : La violence des intervenants.**

Catherine Marneffe

**7. Maltraitance et cultures.**

Ali Aouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro\*

**8. Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux.**

Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacquant

**9. Ces désirs qui nous font honte.**

**Désirer, souhaiter, agir :**

**le risque de la confusion.**

Serge Tisseron

**10. Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles.**

Yves Cartuyvels, Françoise Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck, Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret

**11. Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale.**

Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo, Patricia Laloire, Françoise Mulkay, Gaëlle Renault

**12. L'enfant face aux médias. Quelle responsabilité sociale et familiale ?**

Dominique Ottavi, Dany-Robert Dufour\*

**13. Voyage à travers la honte.**

Serge Tisseron

**14. L'avenir de la haine.**

Jean-Pierre Lebrun

**15. Des dinosaures au pays du Net.**

Pascale Gustin

**16. L'enfant hyperactif, son développement et la prédiction de la délinquance : qu'en penser aujourd'hui ?**

Pierre Delion

**17. Choux, cigognes, « zizi sexuel », sexe des anges... Parler sexe avec les enfants ?**

Martine Gayda, Monique Meyfrœt, Reine Vander Linden, Francis Martens – avant-propos de Catherine Marneffe\*

**18. Le traumatisme psychique.**

François Lebigot

**19. Pour une éthique clinique dans le cadre judiciaire.**

Danièle Epstein

- 20. À l'écoute des fantômes.**  
Claude Nachin
- 21. La protection de l'enfance.**  
Maurice Berger, Emmanuelle Bonneville
- 22. Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel.**  
Jean-Marie Forget
- 23. Le déni de grossesse.**  
Sophie Marinopoulos
- 24. La fonction parentale.**  
Pierre Delion
- 25. L'impossible entrée dans la vie.**  
Marcel Gauchet
- 26. L'enfant n'est pas une « personne ».**  
Jean-Claude Quentel
- 27. L'éducation est-elle possible sans le concours de la famille ?**  
Marie-Claude Blais
- 28. Les dangers de la télé pour les bébés.**  
Serge Tisseron
- 29. La clinique de l'enfant : un regard psychiatrique sur la condition enfantine actuelle.**  
Michèle Brian
- 30. Qu'est-ce qu'apprendre ? Le rapport au savoir et la crise de la transmission.**  
Dominique Ottavi\*
- 31. Points de repère pour prévenir la maltraitance.**  
Collectif
- 32. Traiter les agresseurs sexuels ?**  
Amal Hachet
- 33. Adolescence et insécurité.**  
Didier Robin\*
- 34. Le deuil périnatal.**  
Marie-José Soubieux
- 35. Loyautés et familles.**  
L. Couloubaritsis, E. de Becker, C. Ducommun-Nagy, N. Stryckman
- 36. Paradoxes et dépendance à l'adolescence.**  
Philippe Jeammet
- 37. L'enfant et la séparation parentale.**  
Diane Drory
- 38. L'expérience quotidienne de l'enfant.**  
Dominique Ottavi
- 39. Adolescence et risques.**  
Pascal Hachet
- 40. La souffrance des marâtres.**  
Susann Heenen-Wolff
- 41. Grandir en situation transculturelle.**  
Marie-Rose Moro\*
- 42. Qu'est-ce que la distinction de sexe ?**  
Irène Théry
- 43. L'observation du bébé.**  
Annette Watillon
- 44. Parents défaillants, professionnels en souffrance.**  
Martine Lamour\*
- 45. Infanticides et néonaticides.**  
Sophie Marinopoulos
- 46. Le Jeu des Trois Figures en classes maternelles.**  
Serge Tisseron
- 47. Cyberdépendance et autres croquemitaines.**  
Pascal Minotte
- 48. L'attachement, un lien vital.**  
Nicole Guedeney
- 49. L'adolescence en marge du social.**  
Jean Claude Quentel
- 50. Homoparentalités.**  
Susann Heenen-Wolff\*
- 51. Les premiers liens.**  
Marie Couvert

**52. Fonction maternelle, fonction paternelle.**

Jean-Pierre Lebrun\*

**53. Ces familles qui ne demandent rien.**

Jean-Paul Mugnier.

**54. Événement traumatique en institution.**

Delphine Pennewaert  
et Thibaut Lorent

**55. La grossesse psychique : l'aube des liens.**

Geneviève Bruwier

**56. Qui a peur du grand méchant Web ?**

Pascal Minotte

**57. Accompagnement et alliance en cours de grossesse.**

Françoise Molénat\*

**58. Le travail social ou « l'Art de l'ordinaire ».**

David Puaud\*

**59. Protection de l'enfance et paniques morales.**

Christine Machiels  
et David Niget

**60. Jouer pour grandir.**

Sophie Marinopoulos

**61. Prise en charge des délinquants sexuels.**

André Clavaldini

**62. Hypersexualisation des enfants.**

Jean Blairon, Carine De Buck,  
Diane Huppert, Jean-Pierre Lebrun,  
Vincent Magos, Jean-Paul Matot,  
Jérôme Petit, Laurence Watillon

**63. La victime dans tous ses états.** Anne-Françoise Dahin

**64. Grandir avec les écrans « La règle 3-6-9-12 ».**

Serge Tisseron

**65. Soutien à la parentalité et contrôle social.**

Gérard Neyrand

**66. La paternité et ses troubles.**

Martine Lamour

**67. La maltraitance infantile, par delà la bienpensée.**

Bernard Golse

**68. Un conjoint violent est-il un mauvais parent ?**

Benoit Bastard

**69. À la rencontre des bébés en souffrance.**

Geneviève Bruwier

**70. Développement et troubles de l'enfant.**

Marie-Paule Durieux

**71. Guide de prévention de la maltraitance.**

Marc Gérard

**72. Garde alternée : les besoins de l'enfant.**

Christine Frisch-Desmarez,  
Maurice Berger

**73. Le lien civil en crise?**

Carole Gayet-Viaud

**74. L'enfant difficile.**

Pierre Delion

**75. Les espaces entre vérité et mensonge.**

Christophe Adam, Lambros  
Couloubaritsis

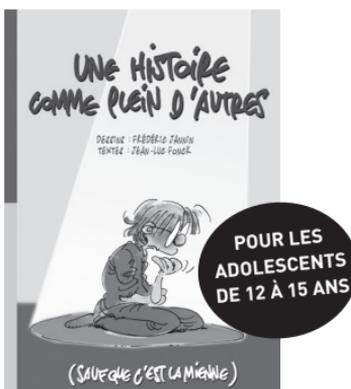
\* Ouvrage épuisé.

*Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur [yapaka.be](http://yapaka.be) pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...*

En Belgique uniquement

# Les livres de yapaka

disponibles  
gratuitement au  
0800/20 000 ou  
infos@cfwb.be



Livres de 80 pages diffusés chaque année (60 000 ex.)  
aux écoles, associations, ...